

Jacques Girin, la sociologie de la parole et le tympan de Conques

Hervé Dumez
CNRS / École Polytechnique

Durant l'hiver 1979-1980, avec un groupe d'amis de formations et d'horizons divers, Jacques Girin a réfléchi sur le langage. Le dimanche matin, le groupe se réunissait, les enfants jouant ensemble et les adultes travaillant sur des textes profanes (*Plume* de Michaux, Maupassant) ou religieux (*l'Évangile de Jean*). À l'été 1980, le groupe s'est retrouvé à Conques où certains membres jouaient le rôle de guides bénévoles¹. Ce village de l'Aveyron est connu pour son Église abbatiale. Un monastère y fut tout d'abord fondé sous Charlemagne par l'abbé Dadon. Les reliques de Sainte Foy d'Agen y furent ensuite transférées par un moine voleur. Construite au XI^e siècle, l'église est un chef d'œuvre de l'art roman et constitue une étape importante sur le chemin de Compostelle allant du Puy à Moissac². Une voussure profonde, constituant une sorte de narthex, abrite en façade l'un des ensembles les plus beaux et les plus originaux de la sculpture romane.

Face à ce tympan qui représente le jugement dernier³ à partir de l'Évangile de Mathieu, et confronté aux explications érudites données par les guides, Jacques Girin a relié l'expérience du regard sur cette œuvre à la question du langage.

Trois textes en sont issus. L'un porte sur le tympan de Conques et a été écrit en janvier 1982 et l'autre, rédigé sans doute dans la même période (début des années 80), porte sur la question du langage, prise à l'articulation entre linguistique et sociologie. Dans le tapuscrit, les deux forment un ensemble : la bibliographie est commune, et le texte sur le langage fait référence à Conques. Le troisième, qui a dû être écrit vers 1990 ou juste après puisqu'il cite le livre de Jean-Claude Bonne paru en 1984 et celui de Fau paru en 1990, revient encore sur le tympan en reprenant une partie du texte précédemment écrit sur le même sujet mais en adoptant dans sa première partie une optique différente.

Ces textes sont inédits, en partie redondants, hétérogènes, inachevés (certains passages sont manuscrits). Ils ont été retrouvés dans les papiers de Jacques Girin après sa disparition.

Les deux qui portent sur Conques présentant comme il vient d'être dit une partie commune, à très peu de détails près, nous avons choisi de ne pas répéter deux fois cette dernière. On trouvera donc en tête du dossier la première partie du texte le plus tardif : elle présente les interrogations autour du tympan et permet d'entrer dans le sujet – la question de l'interprétation du discours – de la manière la plus vivante. Suit le texte sur la question du langage. Une sorte de prologue, fait de notes, a été supprimé et le texte commence avec l'introduction. Dans la suite de ce papier, certains passages ne sont pas complètement rédigés, ils apparaissent sous formes de

(Suite page 6)

1. Je remercie Annick Sauvalle-Girin pour toutes ces indications.
2. Conques est aujourd'hui également connue pour les vitraux que Soulagès y a réalisés. Ils ont été créés et installés entre 1987 et 1994 et n'existaient donc pas lors de la visite de Jacques et de son groupe.
3. Remarquant (lui aussi) que les « damnés » ne paraissent pas souffrir dans ce tympan, Pierre Séguret (2001) avance l'hypothèse qu'il ne s'agit pas d'un Jugement dernier, mais que l'« enfer » y est plutôt une préfiguration du purgatoire.

(Suite de la page 5)

notes ou de résumés. Puis vient le premier texte écrit sur le tympan, comportant la partie qui a été reprise par lui dans le texte plus récent. Ce travail d'édition, un peu délicat à mener, nous a paru permettre de rendre compte des trois approches, en essayant de minimiser les recoupements et les passages non rédigés.

Sans doute convient-il maintenant d'expliquer les raisons qui ont conduit à la publication de ces textes non publiés et inachevés.

D'abord, et pour l'écartier d'emblée, mention doit évidemment être faite d'une raison personnelle. Ceux qui ont connu Jacques Girin au début des années 80 l'ont entendu parler de Conques, longuement et avec passion, et c'est bien évidemment mon cas. Je suis arrivé au CRG, finissant mon DEA et commençant ma thèse, en septembre 1980, c'est-à-dire quelques semaines après le séjour de Jacques et des siens dans l'Aveyron. La première conversation avec Jacques a été un éblouissement, et elle a porté essentiellement sur le langage et le tympan de Conques. J'ignorais que des textes avaient été consacrés à ce sujet, et leur lecture a été une des ces madeleines que l'on trempe dans une tasse de tisane et qui vous font retrouver le temps perdu (disons plutôt, pour ceux qui ont connu Jacques, la réminiscence d'une tête de veau sauce gribiche, dégustée de préférence un 21 janvier – idée qui le faisait rire, sans méchanceté – et arrosée d'un coteau du Lyonnais, ou mieux encore d'un Chasse-Spleen – nom dit-on inspiré par Byron ou Baudelaire qui ravissait Jacques, indépendamment de la finesse de ce crû exceptionnel de Moulis).

Avant de refermer cette parenthèse personnelle, une remarque. Les conversations avec Jacques étaient un plaisir intellectuel intense, dont le manque est aujourd'hui cruel pour ceux qui ont eu la chance de le connaître. Pour ceux-là, mais aussi pour ceux qui ne l'ont pas connu, la lecture de ces textes donne l'idée de ce plaisir rare, précisément peut-être parce qu'ils sont inachevés : Jacques était capable lors d'un échange d'aborder des sujets différents, toujours avec profondeur, souvent avec une certaine dose de provocation (on reconnaîtra sa capacité rhétorique, qu'il aimait pousser jusqu'à la mauvaise foi clairement perceptible pour l'interlocuteur, donc bousculant ce dernier et l'obligeant à réagir intellectuellement, quand il explique que c'est justement parce que le tympan de Conques n'est pas un acte de langage qu'il permet de penser le langage : provocation voulue, assumée, et tout sauf gratuite). En ces textes où l'auteur s'adresse assez directement au lecteur, et selon une belle remarque de Descartes (*« Je savais [...] que la lecture de tous les bons livres est comme une conversation avec les plus honnêtes gens des siècles passés, qui en ont été les auteurs, et même une conversation étudiée en laquelle ils ne nous découvrent que les meilleures de leurs pensées. »*), peut-être trouvera-t-on comme l'écho d'une de ces conversations chaudes et profondes qui faisaient le plaisir de la fréquentation de leur auteur.

Cela ne suffit évidemment pas à justifier la publication de ces textes, fera-t-on remarquer. Mais c'est aussi qu'il y a en eux tout autre chose.

À la « charnière » entre disciplines : la situation

Le premier intérêt de ces textes réside dans leur interdisciplinarité. « Inter » doit ici être pris au sens fort à la fois d'interstice disciplinaire et de mobilisation de plusieurs disciplines. Jacques Girin va en effet se situer en un point qui n'est couvert selon lui ni par la sociologie, ni par la linguistique, tout en empruntant à l'une et à l'autre et se situer, dit-il lui-même, à la « charnière ». La sociologie prête attention (parfois, pas toujours) aux raisons données par les acteurs, à leurs explications. Elle prête donc attention aux discours et au langage. Mais elle ne thématise pas le langage en tant que tel. Elle cherche, note Jacques Girin, un au-delà ou un en deçà du discours que ce dernier révèle et masque, l'idéologie ou les relations sociales par exemple. La

linguistique, quant à elle, prend bien le langage comme matériau d'analyse. Mais le choix effectué depuis Saussure consiste à exclure le social. Par la suite, ce dernier a bien sûr été réintroduit, avec la pragmatique et la sociolinguistique. Les linguistes ont cherché ce qui, dans le langage lui-même, renvoie au social extérieur au langage (Ducrot). Ils ont frôlé (Labov, notamment), ce qui est extérieur au langage et permet à celui-ci de fonctionner. C'est exactement au niveau de cette « charnière » que Jacques Girin entend se placer.

Or, cette charnière, cela apparaît nettement dans ces textes quoique restant à l'arrière-plan, c'est pour lui la situation. Le mot apparaît à plusieurs reprises, notamment dans une citation de Ducrot qui analyse les actes illocutoires comme « une modification de la situation juridique ». La notion, non thématifiée en tant que telle, joue bien le rôle central. Elle explique à la fois la critique qui est menée de la sociologie, qui renvoie trop souvent à des phénomènes non situés, et la critique des linguistes trop centrés sur les actes de langage et pas assez sur leur mise en situation. À l'exception, surtout, de Labov. À plusieurs reprises, Jacques Girin exprime son admiration pour ce dernier, expliquant que son travail « *peut véritablement être considéré comme le prototype d'une étude de sociologie de la parole* », une sociologie de la parole étant précisément ce que lui, Jacques Girin, tente de mener à bien. Ce sont en effet des actes de langage dans des situations qu'étudie Labov. La situation constitue le cadre des échanges, leur condition de possibilité et de réalisation, en même temps qu'elle constitue le cadre analytique du chercheur qui les étudie.

La situation et la situation d'observation

Dans ce qui fascine Jacques Girin chez Labov, il y a justement les techniques d'observation des groupes en situation. Et Conques relève très exactement de cela. Il y a là une situation – un groupe de touristes rassemblés devant le tympan et un guide qui leur donne des explications –, c'est-à-dire un cadre⁴ spatial et temporel, une unité de lieu et de temps. Et, dans un coin, décalé en position d'observation, il y a un chercheur qui s'intéresse systématiquement au langage depuis quelques mois et qui regarde le tympan, qu'il va décrire, qui écoute les explications des guides et enregistre les réactions des touristes au tympan et à ces explications. La situation est à la fois situation à analyser et situation d'observation.

Nous sommes dans une position favorable pour observer le défilement des groupes de visiteurs et pour écouter les commentaires que leur inspire le Jugement Dernier, ainsi que les explications des guides bénévoles (fort érudits) qui se mettent à leur disposition. (p. 50-51)

Dans le texte sur le langage sont envisagées également des situations d'expérimentation : il s'agirait d'analyser comment des lecteurs lisent (au sens de la construction du sens) un texte.

La conclusion ou le résultat

Mais la situation dépasse la simple notion de cadre spatio-temporel. Les situations qui intéressent Jacques Girin sont assez particulières (c'est ce qu'il thématifiera plus tard comme des situations de gestion – Girin, 1990), elles ont un résultat voulu, une conclusion. Les discours qui les structurent sont de type argumentatif. Le tympan de Conques est une image, mais il peut être assimilé d'un certain point de vue à un type de discours, le discours argumentatif, parce que cette image doit conduire celui qui la regarde à une « conclusion » :

4. À cette époque, Jacques Girin ne cite pas Erving Goffman et sa notion de cadre. Il n'est fait mention de ce dernier qu'indirectement, parce que Labov signale que l'interprétation sociologique qu'il donne de la situation lui a été suggérée par Goffman.

(Suite page 8)

(Suite de la page 7)

[le tympan] peut être considéré comme une sorte d'argumentation, dans la mesure où il est possible de lui assigner une conclusion : l'effet recherché devait être selon toute vraisemblance mais peut-être « entre autres » d'inspirer l'attrance pour le paradis et l'horreur de l'enfer [...] Nous pouvons légitimement le considérer comme une argumentation comportant une certaine conclusion. (p. 50)

Cette conclusion est de l'ordre de l'action, ne serait-ce que celle de la construction ou de la conversion du soi. On retrouve ici l'écho de la règle d'interprétation au sens de Labov, qui n'est pas une interprétation au sens courant du terme, mais une interprétation orientée vers l'action :

La règle d'interprétation permet à celui qui reçoit un énoncé de le traduire en termes d'action. (p. 42)

C'est ce lien entre discours et action qui va dominer la réflexion de Jacques Girin et l'amener à mettre en évidence un phénomène original, en construisant une notion, celle de référentiel, qu'il abandonnera par la suite. Les textes présentés ici resteront inachevés et impubliés, comme s'ils constituaient à la fois une avancée analytique fondamentale et une impasse.

La double indétermination du discours et la notion de référentiel

Dans ces trois textes, apparaît une idée relativement banale – tout discours peut être interprété de différentes manières – et une idée profondément originale – une même conclusion en termes d'action peut être obtenue par des discours formulés de diverses manières. Ces deux idées renvoient à une même notion, qui sera abandonnée par la suite, celle de référentiel.

En gros, le référentiel est « ce dont a besoin l'auditeur », pour fabriquer du sens à partir d'un discours, en supposant acquise la question de la compréhension « strictement linguistique » du discours en question. (p. 25)

Cette définition est simple et minimale. Il y a le discours. Il y a la compréhension linguistique du discours (quiconque ne sait pas la différence entre un indicatif et un subjonctif peut avoir de la difficulté à comprendre une phrase usant du subjonctif). Et il y a autre chose, un ensemble de représentations qui ont été acquises et qui permettent à l'auditeur de fabriquer le sens du discours qu'il entend.

C'est à ces ensembles de représentations associés à la pratique du langage, et considérés comme suffisamment disjoints, que nous donnerons le nom de référentiels. Le référentiel réalise la jonction entre les actes de parole (au sens large) et des ensembles structurés de représentations, en particulier de représentations de l'ordre naturel et social. (p. 25)

Dans cette définition plus précise, l'important est sans doute l'idée de disjonction. Il existe des référentiels suffisamment disjoints pour qu'un même discours puisse être compris de manière très différente, et ces ensembles sont par ailleurs structurés.

Mais jusque-là l'idée est assez banale : un même discours, selon les circonstances, peut être interprété d'une manière ou d'une autre selon le référentiel auquel l'auditeur ou le lecteur qui le reçoit se raccroche. On retrouve là des analyses assez classiques sur l'ambiguïté du langage. Mais l'analyse du tympan de Conques introduit quelque chose de profondément nouveau, un autre type d'indétermination du langage.

Le tympan a été sculpté au XII^e siècle, sur la base de l'Évangile de Mathieu. Il est structuré par une « conclusion » attendue : il vise à donner la peur de l'enfer et le désir du paradis, et donc à orienter les actions du pèlerin qui le regarde vers le bien tel qu'il est défini par l'Église. Quelle connaissance a le pèlerin du XII^e siècle des

Écritures, lui qui probablement ne sait pas lire ? Seul un historien spécialiste du Moyen-Âge pourrait le dire, et encore. Nous ne savons rien, nous, béotiens, du référentiel de ce pèlerin. Nous savons à quelle conclusion le discours argumentatif doit conduire, tout en ignorant le référentiel de départ. Nous regardons le tympan, et nous trouvons l'enfer amusant, vivant, stimulant, intéressant, et le paradis vaguement ennuyeux. Quelque chose ne fonctionne plus : notre référentiel « spontané » – notre valorisation de l'action, de l'événement, du bruit, et notre désintérêt pour la méditation, pour la contemplation intellectuelle – nous amène à une « conclusion » différente de celle que l'on sait être celle du tympan. Jacques Girin va alors chercher à construire un troisième référentiel – différent de celui du pèlerin du XII^e siècle mais aboutissant à la même conclusion ; plus proche de l'univers familier du touriste contemporain mais aboutissant à une conclusion différente de celle que ce touriste tire spontanément de son regard sur le tympan. Ce que J. Girin met donc en évidence est une autre forme d'indétermination du discours : il est possible d'arriver à une même conclusion en terme d'action par un cheminement différent. Autrement dit, un même discours argumentatif peut être interprété dans des sens différents selon les référentiels adoptés par l'auditeur ou le lecteur, mais – découverte plus originale – une action en tant que « conclusion » attendue d'un discours peut être amenée par plusieurs chemins.

L'idée de référentiel implique, comme nous l'avons vu, qu'un même discours peut avoir plusieurs sens, selon le choix fait. Mais elle n'exclut pas non plus (elle suggère même) que le même sens peut être obtenu par différents référentiels : nous dirons que ces référentiels sont alors « équivalents » ou « harmoniques » relativement à ce discours. (p. 45)

Mais qu'a donc découvert Jacques Girin ?

Les textes présentés dans ce dossier sont restés inédits. L'auteur les a gardés pour lui, tout en les retravaillant plusieurs fois : le texte sur Conques a été repris près d'une dizaine d'années après avoir été écrit. Comme s'il avait le sentiment que quelque chose d'important s'y jouait sur un plan théorique, tout en ayant le sentiment complémentaire d'achopper sur une difficulté fondamentale.

Ce qui fascine J. Girin dans cette année 80-81, c'est le rapprochement de deux choses. D'une part, une recherche sur le langage, qui n'est d'ailleurs pas une recherche sur le langage. Dans le texte sur la sociologie de la parole, en effet, dont le titre est lui-même explicite, il explique en incidente que ce qui l'a amené à la réflexion sur le langage est sa réflexion sur l'épistémologie de la sociologie. Donc, ce qui intéresse J. Girin dans le langage, c'est en réalité l'action et l'interaction. Et, d'autre part, cette expérience qu'est pour lui le voyage à Conques et la confrontation avec le tympan, c'est-à-dire l'analyse du fonctionnement d'une image, d'une réalité non langagière qui semble fonctionner comme un discours.

Ce que découvre Jacques Girin, très clairement, c'est que si l'on veut comprendre le rapport du langage à l'action, à l'interaction, l'unité d'analyse la plus pertinente (la seule ?) est la situation. C'est là que peut se situer la « charnière » entre sociologie et linguistique. La situation présente l'intérêt d'être à la fois, assez naturellement, unité d'analyse (ce que les acteurs vivent) et unité d'observation (pour le chercheur). Par ailleurs, paradoxalement, l'analyse du tympan l'amène à comprendre qu'il s'intéresse à des situations d'un type assez particulier, des situations dominées par l'idée qu'elles doivent avoir un *résultat*, situations qu'il appellera par la suite situations de gestion. Et, lorsqu'on lit les trois textes, on voit clairement que cette construction théorique

(Suite page 10)

(Suite de la page 9)

et méthodologique naît ou se précise de la rencontre entre les lectures sur le langage (surtout Labov) et l'expérience de la visite à Conques.

Analysant la situation et le langage dans la situation, J. Girin est alors confronté à cette difficulté : la compréhension de la situation et des échanges langagiers qui la structurent comme ils en sont le résultat, suppose quelque chose qui n'est ni dans la situation ni dans les échanges langagiers. Cela se voit notamment dans les échecs ou les dérapages, dans les incompréhensions mutuelles. Ce « quelque chose », quel est-il et comment peut-on l'appréhender s'il n'est (explicitement) ni dans la situation ni dans les actes de langage qui la constituent ? La réponse donnée par J. Girin, qui cherche une réponse commune et aux recherches sur le langage et à l'expérience du tympan, est la suivante : ce « quelque chose » est forcément multiple (ce qui explique les incompréhensions possibles entre acteurs) et il est doté d'une structure, d'une unité. C'est la notion de « référentiel ». J'interprète les paroles de l'autre à l'aide d'un référentiel. Si nos deux référentiels sont les mêmes, nous nous comprenons, si par contre, sachant que le langage est fait de raccourcis et de trous, j'adopte pour le combler un référentiel qui me paraît permettre d'interpréter ce qu'on me dit alors que celui qui parle formulait son discours « en référence » à autre chose, nous ne nous comprenons pas (en pensant, peut-être, nous être compris). Puisque les référentiels ne sont ni dans le langage ni dans la situation, il faut les construire. Labov montre que c'est possible à partir des points d'incompréhension et de rétablissement de la compréhension. Quelqu'un fait une vanne, l'autre la prend non pas comme une vanne mais au premier degré, mais celui qui a fait la vanne s'en aperçoit et redonne à la vanne son statut de vanne. À partir de ces jeux d'incompréhension et de rétablissement d'une compréhension mutuelle, il est possible d'identifier ce qui est hors langage et permet au langage de fonctionner (et de déraper). Formidablement, l'expérience du tympan de Conques montre la diversité des référentiels et la manière dont on peut en construire un. Les sculptures sont là, immuables, et les points de vue sur elles sont de toute évidence divers : le pèlerin du XII^e siècle, l'historien du Moyen-Âge qui essaie de reconstituer celui de ce pèlerin, le touriste d'aujourd'hui. Mieux, J. Girin essaie de montrer qu'il est possible de construire de toutes pièces un référentiel qui permet d'aboutir à la conclusion du regard du pèlerin du XII^e siècle (rejet de l'enfer, attrait pour le paradis) de manière totalement différente.

Ce que Jacques Girin semble avoir découvert est ce que nous avons appelé la double indétermination du discours. Lorsque l'on se situe dans un certain type de situation langagière marquée par la recherche d'un résultat, l'existence de référentiels multiples peut conduire : 1. au fait qu'un même discours peut aboutir à des résultats différents (ambiguïté du langage conduisant à l'incompréhension et donc à l'échec quant au résultat) ; 2. au fait qu'un même résultat peut être obtenu par des discours différents parce que constitués à partir de référentiels différents.

Tout repose sur l'idée d'échanges langagiers orientés vers un résultat (c'est-à-dire l'argumentation, qui intéresse J. Girin dans ces années-là comme le montrent les textes qui suivent – l'auteur de cette introduction ayant collaboré à une recherche centrée sur cette question, recherche qui d'ailleurs n'aboutit pas vraiment) et sur l'idée que le tympan de Conques, qui est une image sculptée, peut être assimilé à ce type de discours, argumentatif parce que devant aboutir à une conclusion.

Cela paraît marcher formidablement bien – la lecture des trois textes est de ce point de vue fascinante – et constitue pourtant une aporie, ce que J. Girin a bien vu. D'où l'inachèvement de ces textes et leur caractère inédit.

Qu'a donc découvert Jacques Girin ?

On peut tenter de formuler une hypothèse. Comme toujours, l'impasse dans laquelle se retrouve un penseur de la qualité de Jacques Girin (et que sa qualité lui fait évidemment reconnaître comme une impasse, même s'il ne l'avoue pas et ne se l'avoue pas) est marquée par une affirmation provocatrice⁵. Ici, c'est celle qui explique que le tympan est un remarquable instrument de compréhension des phénomènes langagiers précisément parce qu'il n'est pas un discours. Il l'est parce qu'il est une image qui doit conduire à ce que J. Girin appelle « une conclusion », le mot, dans son ambiguïté, renvoyant directement au langage et permettant l'assimilation de l'image au discours.

Si l'on écarte toute référence au discours, et si l'on reprend le vocabulaire ultérieur de J. Girin lui-même, c'est-à-dire si l'on assimile le tympan à une situation devant mener à un résultat (plutôt qu'à une « conclusion »), alors ce qu'a découvert Jacques Girin est que le résultat auquel doit conduire une situation de gestion est indéterminé quant aux cheminements qui peuvent y mener et que cette indétermination est liée au langage. Cette idée n'a pas été formulée telle quelle dans le texte que J. Girin écrit sur les situations de gestion et qui, lui, est publié alors qu'au même moment il retravaille son texte sur Conques, qu'il laissera inachevé et ne publiera pas. Soit que l'hypothèse que nous venons de formuler soit fautive, soit qu'elle s'approche de la vérité mais que J. Girin ait mieux vu que nous ses implications et ses problèmes. Toujours est-il qu'il va abandonner la notion de « référentiel » dans ses textes ultérieurs, parler plutôt des « contextes » de la situation en citant Goffman (le contexte est au sens propre ce qui accompagne le texte, le discours), mais en continuant de réfléchir sur l'expérience de Conques.

En tout état de cause, ces textes inédits rapprochant l'analyse du langage et l'analyse d'une image (très particulière) nous ont paru suffisamment fascinants pour être publiés. D'ailleurs le plaisir que la lecture des passages sur le tympan de Conques procure au lecteur, même s'ils demeurent inachevés, y aurait pu suffire.

Références

- Bonne Jean Claude (1984) *L'art roman de face et de profil. Le tympan de Conques*, Paris, Le Sycomore/CNRS.
- Fau Jean-Claude (1990, 3^e édition) *Sainte-Foy de Conques. Rouergue roman*, La Pierre-qui-Vire, Zodiaque.
- Girin Jacques (1990) "L'analyse empirique des situations de gestion : éléments de théorie et de méthode", in Martinet Alain-Charles [ed.] (1990) *Épistémologies et Sciences de Gestion*, Paris, Economica, pp. 141-182.
- Labov William (1976) *Sociolinguistique*, Paris, Minuit.
- Labov William (1978) *Le parler ordinaire*, Paris, Minuit.
- Séguret Pierre (2001) *Conques, l'art, l'histoire, le sacré*, Genève, Éditions du Tricorne ■

5. Un mathématicien célèbre avait coutume de dire : quand une démonstration longue et complexe conduit à un résultat erroné, pour trouver l'erreur il suffit de remonter à la ligne commençant par : « Il est évident que... ».